

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 24

Artikel: Les patois romands
Autor: Surdez
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209639>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Je n'en demandai pas davantage et me conformai scrupuleusement à ces instructions.

J'ai été puni par la faute d'un camarade qui, pendant une corvée, avait renversé un bidon de bouillon sur la jambe gauche de mon pantalon d'exercice. J'ai été puni pour d'autres peccadilles. Jamais mon fusil ne m'a valu la moindre observation.

Le jour où on me le fit démonter, j'éprouvai une grande joie. Enfin, j'allais savoir. Enfin, j'allais connaître intimement l'âme mystérieuse de mon compagnon !

Guidé par le chef de chambrée, j'enlevai successivement le verrou, l'éclou, la tige de percussion, le fragile ressort, centre de tout le système, précieusement enveloppé dans sa gaine d'acier, l'extracteur, la tête mobile. Ce qui me frappa surtout, ce fut l'étonnante harmonie présidant au fonctionnement de ces divers organes.

Ma surprise se changea en admiration lorsqu'on m'eut expliqué le mécanisme du magasin. Les cartouches de réserve venant méthodiquement se placer une à une devant la culasse, introduites par celle-ci dans la gueule béante du tonnerre, rejetées ensuite par l'extracteur, remplacées jusqu'à épuisement de la provision. Je demeurai confondu de tant de précision, d'une concentration si merveilleuse de tous les efforts vers le but final. Je goûtais une joie infinie à contempler cet organisme à la fois si simple et si compliqué, véritable chef-d'œuvre de logique et de raison.

Plus tard, au tir à la cible, nous fîmes plus ample connaissance.

Je me souviendrai toujours de l'émotion qui s'empara de moi lorsque mon tour arriva d'épauler. Au commandement de « Coup ! » donné par l'officier, je fermai lâchement les yeux dans l'attente vague d'une catastrophe. Une légère commotion à l'épaule, une détonation sèche à l'oreille et ce fut tout. Mes frayeurs de tout à l'heure étaient ridicules. Néanmoins, il me parut que je venais de faire un grand pas dans la vie. Je n'étais donc plus un enfant, puisqu'on me confiait une arme et des explosifs capables de semer au loin la mort. Cette constatation flatta mon amour-propre infiniment.

Ce premier tir fut suivi de beaucoup d'autres. Des relations toujours plus étroites s'établirent entre mon fusil et moi. J'étais au courant de ses faiblesses. Il n'ignorait point les miennes. Je savais par exemple qu'à 200 mètres il en faisait à sa tête et manquait assez régulièrement le but, qu'à 300 mètres, il portait un peu bas, qu'à 400 mètres en revanche, dans la position du tireur couché, il sortait toujours brillamment de l'épreuve. Ah ! ces tirs à 400 mètres, ce qu'il nous ont valu à l'un et à l'autre d'intimes satisfactions, de caressantes fiertés !

Mais c'est encore au feu de magasin, isolés dans l'étourdissante griserie des détonations, que nous nous comprenions le mieux. Je l'étrai-gnais nerveusement, passionnément, et lui, telle une fouguese amante, se rapprochait d'avantage, se logeait plus profondément contre ma poitrine et mon épaule, penétrant dans ma chair... Nous ne formions plus qu'un seul être emporté par la même ivresse de massacre et de destruction. Je sentais vibrer ses muscles d'acier, tressaillir son âme métallique. Je percevais dans les heurts nés du va-et-vient rapide de la culasse comme un bruit de baisers, comme une sanglante chanson d'amour... Et dans ce déchainement de folie, je l'entendais me répéter sans cesse :

— Tire ! mais tire donc ! Feu ! Feu ! Tue ! Tue ! N'entends-tu pas monter autour de toi l'hymne annonciateur de la victoire ? Tu accomplis une œuvre belle et méritoire. Tu défends ta patrie, ta famille, l'héritage sacré des ancêtres. N'est-ce pas qu'il ferait bon mourir dans cette odeur de poudre, dans ce fracas des

armes, dans ce majestueux tumulte de la bataille ? N'est-ce pas qu'il serait doux de tomber soudain et de mourir dans la joie du sacrifice librement consenti ? La vie n'est vraiment belle que quand on va mourir !

Mon fusil ne me disait sans doute pas ces choses aussi clairement. Mais je comprenais à demi-mot et j'ai la conviction que ce sont bien là les phrases brûlantes dont il enflammait mon cerveau et mon cœur.

Depuis que nous vivons ensemble, nous avons franchi de compagnie, sous le soleil et sous la pluie, de rudes étapes. De nuit, nous avons monté des factions solitaires, à l'orée des bois, dans le grand silence des choses.

Souvent, son amitié me parut un peu lourde : six kilos et des grammes et, dame, dans les montées... Il m'arriva parfois de le trouver indiscret. Je lui en fis le reproche avec des brutalités, de gros jurons orduriers qui me soula-geaient... momentanément. Jamais il ne s'offensa de mes incartades. Confiant, il s'abandonnait à mon épaule, sachant bien que je ne l'abandonnerais pas, que nous étions liés l'un à l'autre par tout un passé de souffrances et de joies. Il ne se trompait pas. Le soir, au cantonnement, j'oubliais mes rancunes. Je le nettoiais et lui donnais sa pitance journalière : un peu de graisse sur un chiffon. Dans les granges où nous passions la nuit, je découvrais toujours un coin pour le loger à l'abri des heurts et des bousculades. Une fois, et bien que ce fût défendu, je fixai, pour le distinguer des autres, un cordon rouge à l'anneau de sa bretelle.

Il me sembla dès lors qu'il m'appartenait d'avantage.

De retour au foyer, j'accrochai mon fusil à la muraille, au-dessus de mon lit. Chaque soir, mon dernier regard était pour lui. En le voyant, je songeais aux camarades, aux longues marches par monts et par vaux, aux mille incidents qui font le charme de la vie des camps. Au moment d'éteindre la « camoufle », j'adressais à mon compagnon un sourire amical. Et lui me répondait, dans ce langage que j'étais seul à saisir :

— Bonne nuit, vieux, bonne nuit !

Et sous sa protection, je m'endormais paisiblement...

Cette amitié d'apparence si solide faillit néanmoins se rompre pour toujours. Un soir, je saisis mon fusil et le lançai brutalement au fond d'une armoire.

C'est toute une histoire que, si vous le voulez bien, je vais vous conter. M.-E. T.

(A suivre).

AUTOUR D'UN DEMI

Nous recevons les lignes que voici :

« Vous savez pas, Messieurs du *Conteur* de quoi on parlait, l'autre soir, entre quelques-uns, à l'auberge de commune ? »

« D'évinez-voi !... Oh ! y faut que je vous le dise ; vous ne trouverez jamais ça tout seuls, tout malins que vous êtes, à ce qu'on prétend. »

« Eh bien, donc, on venait de lire sur les papiers que quelques citoyens d'un village de La Côte — oui, c'est bien à La Côte je crois — avaient fait les vignes d'un vigneron malade. Oh ! mon t, c'est pas la première fois qu'on ça voit. Pour moi, je suis sûr que si jamais je venais malade et à mourir, les voisins me feraient mes champs et ne laisseraient pas mon gouvernement et les bouèbes dans le pétrin. »

« D'ailleurs, y a rien là de bien extraordinaire. Ce serait rudement triste, tout de même, si on ne pouvait pas se rendre un petit service dans le malheur. Avec ça que la vie n'est déjà pas si amusante. Et puis, est-ce qu'on est pas tous de la même pâte ? »

« Alors pour en revenir à ce qu'on disait, y en a un de nous qui fait comme ça :

— Je me demande là si on pourrait vivre sans amis ?

— Vivre sans amis ? Jamais de la vie. On serait jolis. Qu'est-ce qu'on ferait quand y faut une caution pour la Banque ?

— Oh ! dis-voi, François, les amis, ça sert pourtant pas seulement à signer des billets. Y a aussi le plaisir, l'amitié, quoi !

— C'est sûr ! il y a l'amitié. Et puis que c'est ma foi peut-être bien le principal. En tout cas, moi je dis qu'on pourrait pas vivre sans amis.

— Y a pourtant bien des gens qui n'en ont pas.

— Qui ?

— Les Allemands, pardi !

— Laquelle ! Alors, tu t'imagines que les Allemands n'ont pas des amis, comme les autres gens. Tais-toi, patifou !

— Mais, enfin, as-tu pas lu sur les journaux qu'à leur Grand Conseil, le « Reichstag » comme y l'appellent, le chancelier ou bien le ministre de la guerre, je ne me souviens plus au juste, a dit : « Y a pas, y faut nous armer jusqu'aux dents, parce qu'on a point d'amis en Europe ! »

— Jules au maréchal a raison ; j'ai aussi ça lu sur les papiers.

— Oh ! bien ma foi, si c'est vrai, pitié ! Pauvres Allemands ! »

JEAN-PIERRE.

La livraison de *juin* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La fin de la vieille logique et l'essai d'une méthode nouvelle, par Paul Stapfer. — Contes lorrains. La moisson, par Emile Moselly. — Les grands écrivains de la Suisse allemande au XIX^e siècle. Dramor, par Virgile Rossel. — La réorganisation de l'armée française, par le lieutenant-colonel Emile Mayer. — Croquis de port, par Aug. Vautier. — Les mœurs des termites champignonnistes de Ceylan, par le Dr Bugnion. — Le lac voyageur. Roman des montagnes d'Unterwald, par Isabelle Kaiser. (Cinquième et dernière partie). — Chroniques parisiennes, allemandes, anglaises, suisses romandes, scientifiques, politiques. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Table des matières du Tome LXX.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

LES PATOIS ROMANDS

Nous avons, samedi dernier, reproduit, d'après le *Jura du dimanche*, un article de M. le Dr Bessire sur la comédie, *Le Celégie* (Le *Cerisier*), de M. Surdez, instituteur, aux Bois. Voici, d'après le même journal et à titre de spécimen de patois du Jura, un fragment, avec traduction, de la première scène de ladite comédie. Ceux de nos lecteurs qui seraient justement curieux de lire en entier la jolie comédie de M. Surdez, la trouveront dans le *Jura du dimanche*.

LE CELÉGIE

Pièce patoise en in aïcte.

(Patois di Ciôs di Doubs)

Dgens : MAYANNE, véye paysainne ; — PAUL, vingtans, son bouebe ; — GRÉGOIRE, véye paysain ; ADELE, vingt ans, sai baichate.

Lai scène représente doux ciôs d'aivô tieutchis, séparaies pain in bairre d'épinnes ; è gâtche è peus ai droite, entraies de doux majôns de paysains, servaint de coulis-ses ; à moitan de lai bairre se drasse in gros celégie tieuve de fruits maivus. Fonds représentaint alto int ciô d'aivô, pus loins, in cieutchie.

SCÈNE I

se pèse ai droite de lai bairre d'épinnes ; lai san gâtche de lai scène ât inoccupaie.

ADELE, sietaie chu inne souetche de bainc, de cote inne pouetche servaint d'entraie in inne majôn de paysain et pai cheute de coulisse de droite ; in sai de pomates ât en ses pies ; dains in penie posae de côté lé elle bote les piamtons qu'elle appointe en copaint d'apré les euyes, les pomates en doues ou trâs paichies. Son hayon ât rébrais-sie et elle poêche inne boillate noukaie dôs le mention.

ADELE

Lai vie ât poêchaint drôle !... Aivaint lai drriere fête Des bouebes y me riôs ; y n'aivôs niun en tète... En Paul, note végîn, (peut-on craire ci boé ?) Y muse mitenaint et lai neuf, et le djoé...

Aivaient les benieçons, allaint pai lai tieuinnine
Ou bîn tchétié mailîn trayaient chu les tieuinnines¹
Aivourouse y tchaintôs, fière, lai boëye² à dôs,
Yeutehaint dôs les saipîns, à moitan des pins-fôs...
Tot finât chu ci monde et lâmoi!³ dâs duemoinne
Lai djoue à évoulaie et mon tiuere àt en poinne...
El ât che bé mon Paul, d'aivô ses euyes nôs,
Tiand ai moinne en chaquaint⁴ ses bêtes à

[tchaimpoi⁵,

Le saitcha pyin de sâ pendant en son épale,
Siaittéchant de lai main ou lai noire, ou lai fâle!...
Le long des coinnireux⁶ tchétié soi mitenaint
Nos mairtchans aivouroux pai lai main no teniaint.
Ah! poquoi donc fât-ê me coitchi de mon père
Et poquoi donc mon Paul dait-ê fure sai mère?...
Nos pareints sont vavrés, nos pareints sont végîns,
Et poétehaient tos les djoés è fât qu'ê se maindînt.
Chitôt qu'ê se voyant, d'inné réjon en l'âtre
S'étehaient tos les doux è veniaint è se tiuère⁷
Tos les mäs de l'enfle... Et le soi, le mailîn,
Devaint lai pouetche, à nôs, chu lai vie, en lai fin,
En tote heure, po ran, les réjons de voulaie,
Les langues de mairtchi, des langues bîn molaies!
Tot le velaidege en djâse, en se fot de nos dgens;
Poétehaient dâs les bnieçons Paul et moi nos

[s'ainmans...

Cment ains-nos donc poëyu nos savaie en lai
[dainse?...]

Es véyes les dépôts⁸, ès aimoëreux lai tchaine;
Nos dgens n'ain ran saivu... Dâs édont tchétié soi,
Tchétié mailîn, tos doux, en allaint à tchaimpoi
Nos poëyans nos revouere, è so rire et djôtaie¹⁰
Trayaient binaivouroux dôs in aibre aissôtaie...
Aipré les cioux de tia les voëpres brondenant...
Des bêtes tot paitechot les ciutehates soinnant,
Et dedains les soillats étieume le laicé...
Tiand lai noi séré li Paul, mon bê djevencé,
N'ôjêrê-pe lâmoi! veui vé moi lôvraie¹¹,
De lu djunque à bonterps y veui être savraie...
Voili poquoi seivent aivaient de m'endremi
Y puere dains mon ye, musaint en l'aiveni...
S'y me mairie in djoé Paul veui être mon hanne,
Ci bouebe qu'y tchéras, qu'y vois danis tos mes

[sannes]

Et que n'ôje veni me djâsaie en l'hôta...
Mon père veui in djindre... En coinnî-êl in tâ
Po meux airraie le tchaimpoi, meux ayue inne étâle,
Meux faire inne pairaie ou meux teni lai pâle?
Et è le voit hêr!... N'en muse que di mâ!...
S'êl aipreniaie in djoé qu'en s'ainme, y le promâts,
Sains pidie è serait!...

Traduction.

Le Cerisier, pièce patoise en 1 acte (patois du Clos du Doubs).

Personnages : MARIANNE, vieille paysanne; — PAUL, vingt ans, son fils; — EDOUARD, vieux paysan; — ADELE, vingt ans, sa fille.

La scène représente deux vergers avec jardins, séparés par une haie d'épines: à gauche et à droite entrées de deux

¹ Tieuinnines, s. f. pl. = pâturage.

² Boëye, s. f. = seau à lait se portant comme une hotte.

³ Lâmoi! interj. Mot équivalent à *hélas!*; provient probablement de *hélas moi!* corrompu en *lâmoi!* et *lâmoi!*

⁴ Chaquaint, part. prés. du verbe *chaquaie*, claquer du fouet. Quand on dit à quelqu'un: « Y coinnîas les chaquaites de tai rieme », c.-à-d.: Je connais les claquements de ton fouet, cela signifie: Je comprends tes allusions, tes insinuations.

⁵ Tchaimpoi, s. m. = pâturage particulier.

⁶ Coinnireux, fusain; on dit aussi *Capes de prêtes*, bonnets de prêtre, le fruit affectant, on le sait, la forme d'une calotte.

⁷ Tiuère, v. act., souhaiter; dans ce mot *Tiu* ne compte que pour une syllabe, *tiu* se prononçant rapidement.

⁸ On dit indistinctement à *nô* ou à *bené*, pour à la fontaine; cependant *nô* = auge et *bené* = tuyau.

⁹ Dépôt = dépit: graindépôt (grand dépit) = chagrin.

¹⁰ Djôtaie = folâtrer, jouer. A des amoureux folâtrant on dit parfois: « Demoërates pyin; tiand les tchaitis aint prou djôtaie è saint des djueues. » = Restez tranquilles; quand les chats ont assez folâtré ils font des petits. In *djueue* n'ê qu'inné neut, un petit n'a qu'une nuit, dit-on avec une pointe de malice.

¹¹ Lôvraie, v. int. = veiller, passer une soirée auprès d'une jeune fille qu'on courtise. *Allaie en lôre* (ou l'ôvre) = aller veiller, passer une soirée auprès d'une jeune fille. D'après l'éminent celtisant E. Halter, de Strasbourg, *lôre* serait le gallois *Uer* = flâneur, coureur de veillées. Comme *lôre* signifie aussi travailler le soir, ne peut-on rapprocher ce mot de *l'ôvraide* = l'ouvrage? On nomme *lôrates* de petites chandelles: ce terme désigne aussi le *crocus cernuus* ou safran printanier.

maisons de paysans servant de coulisses; au milieu de la haie se dresse un gros cerisier couvert de fruits mûrs. Fonds représentant également un verger avec, dans le lointain, un clocher.

SCÈNE PREMIÈRE, se déroule à droite de la haie d'épines; la partie gauche de la scène est inoccupée.

ADELE, assise sur un banc rustique près d'une porte servant d'entrée à une maison de paysan et par suite de coulisse latérale de droite: un sac de pommes de terre est à ses pieds; dans un panier, à côté d'elle, elle place les « plantons » qu'elle prépare en coupant les tubercules, suivant le nombre des bourgeons, en deux ou trois parties. Sa jupe est retroussée et elle porte sur la tête un mouchoir blanc, noué sous le menton.

ADELE

La vie est pourtant drôle!... Avant la dernière fête (du village)

Des garçons je me riais; je n'avais personne (aucun [gars] en tête...)

A Paul, notre voisin (peut-on croire cette sottise?) Je songe maintenant à la nuit et le jour.

Avant les « bénichons » (fête du village), déambulant [« par la cuisine »]

Ou chaque matin trayant sur « les tieuinnines » Heureuse je chantais, fière, la « boëye » au dos, Poussant des cris de joie sous les sapins, au milieu [des houx...]

Tout finit sur cette terre et hélas! depuis dimanche La joie est envolée et mon cœur est en peine...

Il est si beau, mon Paul, avec ses yeux noirs, Quand il mène en claquant du fouet son bétail au [pâturage]

Le sachet plein de sel pendant à son épale, Flattant de la main ou la noire ou la fauve

Le long des (haies de) fusains chaque soir à présent Nous marchons heureux par la main nous tenant.

Ah! pourquoi donc faut-il me cacher de mon père Et pourquoi donc mon Paul doit-il fuir sa mère?...

Nos parents sont veufs, nos parents sont voisins, Et pourtant tous les jours il faut qu'ils

« se mangent ».

Sitôt qu'ils se voient, d'une injure à l'autre S'irritant tous (les) deux ils (en) viennent à se

(souhaiter

Tous les maux de l'enfer... Et le soir, le matin, Devant la porte, à la fontaine, sur la rue, dans la

[prairie,

A toute heure, pour rien, les injures d'éclater Les langues de marcher, des langues bien

[aiguillées!]

Tout le village en cause, on se moque de nos [parents!]

Pourtant depuis les « bénichons », Paul et moi [nous nous aimons...]

Comment avons-nous donc pu nous sauver à la [danse?...]

Aux vieillards les dépôts, aux amoureux la chance; Nos parents n'ont rien su... Depuis lors (alors)

[chaque soir,

Chaque matin, tous deux, en allant au pâturage, Nous pouvons nous revoir, à satiété rire et folâtrer,

Trayaient bien heureux sous un arbre abrités... Autour (après les) des fleurs de tilleuls, les guêpes

[bourdonnent...]

Du bétail (des bêtes) (tout) partout les clochettes [résonnent]

Et (de) dans les seaux écume le lait... Quand la neige sera là, Paul, mon beau jeune homme

N'osera pas, hélas! venir vers moi « lôvraie », De lui jusqu'au printemps je veux (vais) être

[sevrée...]

Voilà pourquoi souvent avant de m'endormir Je pleure dans mon lit, songeant à l'avenir...

Si « je me marie » un jour, Paul sera mon époux. Ce gars que je chéris, que je vois dans tous mes

[sommeils]

Et qui n'ose venir me causer à la maison... Mon père désire un gendre... En connaît-il un tel

Pour mieux labourer un champ, mieux soigner [une écurie,

Mieux faire une « pairaie » ou mieux tenir la pelle? Et il le hait!... N'en pense que du mal!...

S'il apprenait un jour que nous nous aimons, [je l'affirme,

Il serait sans pitié!...

Rimes brutales est le titre d'une plaquette éditée par *L'Innovation* et que l'auteur, M. Emile Jagny, a dédiée aux héros de la guerre balkanique. Cette plaquette contient quatre poèmes et six sonnets. L'un des poèmes, qui a pour titre: *Le Turc blessé*, est un hommage à l'œuvre internationale de la Croix-Rouge. — Prix de la plaquette, 35 centimes.

A la pharmacie. — Sur les multiples rayons étagés, des bocaux encapuchonnés de vert sont alignés dans un ordre parfait, chacun présentant son étiquette à peu près indéchiffrable.

— Eh bien! fait un client, en voilà des poisons, des mixtures, des pilules, des drogues... de quoi expédier sous terre tous les gens du quartier et même du canton.

— En effet, répond l'apothicaire souriant. Je puis dire que j'ai là tous les genres d'alcool et d'esprit...

— Tous? interrompit le client. Vous exagérez. Il en manque certainement un.

— Lequel?

— L'esprit de... contradiction.

Le pharmacien réfléchit.

— Vous vous trompez. J'ai de celui là aussi. Il s'éclipse et revient, ramenant par la main... sa femme!

Kursaal. — On annonce que M. Lansac, le directeur de l'Apollo de Genève et des Variétés de Montreux, dirigera également, l'hiver prochain, le Kursaal de Lausanne.

Nous savons d'autre part, ajoute la *Gazette*, que M. Tapie fait partie de la nouvelle combinaison dont le principal avantage est de diminuer les frais d'exploitation, de permettre une plus grande variété.

Lausanne, grâce à sa position centrale, servirait de quartier général à l'entreprise et de résidence aux artistes engagés de façon permanente. Les projets de M. Lansac sont très attrayants et assurément à notre Kursaal des spectacles sans cesse renouvelés.

Espérons que, grâce à la combinaison nouvelle, la jolie salle de Bel-Air va connaître enfin des jours plus prospères.

Théâtre d'été. — C'est hier vendredi, que les représentations d'été, sur la belle terrasse du Casino de Montbenon, ont été inaugurées par une première de gala.

Le programme, spécialement composé pour les familles, est très intéressant.

Avec de bonnes attractions, des numéros de chant choisis, une petite opérette, M. Tapie, qui est le manager artistique de l'entreprise, s'est assuré le concours du Royal Biograph qui passe chaque soir deux séries de films d'actualité et bien sélectionnés, séries entièrement différentes de celles du programme de l'établissement de la place Centrale.

Un excellent petit orchestre, dirigé par M. Mérault, accompagne les divers numéros du spectacle.

En outre, à toutes les places, on peut s'accorder d'excellents rafraîchissements, servis par le personnel de M. Morard, de l'hôtel du Raisin. Enfin, comme le prix d'entrée général est fixé à *un franc* — les enfants accompagnés ne payant que demi-place — nul doute que la réussite ne soit complète sous tous les rapports. Espérons que le beau temps favorisera notre nouveau théâtre d'été, qui ne pouvait trouver asile plus élégant et plus attrayant, à tous égards.



CHOCOLATS
EXTRA
FONDANTS

Suchard

Rédaction: Julien MUNNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.